S'approcher des villes et des bourgades, hier et aujourd'hui

In the neighbourhood of cities and little towns, yesterday and today

Sich Städte und Ortschaften nähern, gestern und heute

Daniel Gaymard et Benoît Jordan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/4154>

DOI : 10.4000/alsace.4154

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2019

Pagination : 189-204

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Daniel Gaymard et Benoît Jordan, « S'approcher des villes et des bourgades, hier et aujourd'hui », *Revue d'Alsace* [En ligne], 145 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/4154> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.4154>

S'approcher des villes et des bourgades, hier et aujourd'hui

Daniel Gaymard, Benoît Jordan

189

Qu'est-ce donc qu'une ville au Moyen Âge et aujourd'hui? Le retable dédié à saint Georges et attribué au « Maître de Sierentz », conservé au *Kunstmuseum* de Bâle (vers 1445-1450), donne une vision idéale de la ville, peut-être inspirée de la Jérusalem céleste : de hautes murailles, renforcées par des tours et ouvertes par une porte qui permet d'entrer et de sortir. Aujourd'hui des prises de vue satellites montrent des agglomérations plus ou moins tentaculaires, aux formes et aux limites floues. Comment se présente sur le long terme, en Alsace, cette couture entre l'intérieur et l'extérieur des villes, entre la ville et la campagne environnante ?

L'habitat alsacien est majoritairement groupé : les agglomérations forment un maillage essentiel en Alsace, qu'il s'agisse de villes telles que définies juridiquement ou selon divers critères¹, de bourgs encints de murailles ou de villages, et ce depuis le Moyen Âge.

Les historiens de l'urbanisme ont souvent été attentifs aux transformations intra-muros, mais assez peu à la « couture » entre l'intérieur et l'extérieur de ces agglomérations. Michaël Darin² s'intéresse à la lecture et à la transformation des quartiers anciens. Angela Kerdilès Weiler³ en avait fait le centre de sa thèse sur le cas

1. Sur la définition de la ville au Moyen Âge, voir Bernhard METZ, « Essai sur la hiérarchie des villes médiévales d'Alsace (1250-1350) », *Revue d'Alsace*, n° 128, 2002, p. 47-100 et n° 135, 2009, p. 129-167.

2. Michaël DARIN, *La comédie urbaine. Voir la ville autrement*, Gollion, Infolio éditions, 2009.

3. Angela Kerdilès Weiler, *Limites urbaines de Strasbourg, évolution et mutation*, Strasbourg, Société savante d'Alsace, « Recherches et documents, 74 », 2005.

Fig. 1 : Retable du « Maître de Sierentz » : saint Martin devant la porte d'une ville, fin XV^e siècle (© Kunstmuseum Basel).

strasbourgeois, montrant comment les limites de Strasbourg subissent une « dématérialisation » à la suite d'une longue prégnance des anciennes enceintes de la ville, dont l'histoire des fortifications jusqu'en 1922 constitue un cas non reproductible pour l'Alsace. Autre thèse, soutenue en 2015, celle d'Adrien Vuillemin⁴ sur les *Enceintes urbaines en moyenne Alsace, 1200-1850*. Citons enfin Catherine Xandry qui compare trois cités du Moyen Âge à l'époque moderne⁵ et pose clairement la problématique de la définition des « banlieues » et des zones périurbaines et de leur évolution.

Quant aux campagnes, il faut saluer les études menées par les sociétés d'histoire, ainsi que les travaux de Marc Grodwohl sur les villages sundgauviens⁶. Mais souvent, on s'attarde davantage sur les habitations ou le parcellaire bâti que sur les limites, sinon d'un point de vue archéologique⁷. Il paraîtra sans doute présomptueux que ce domaine, traditionnellement l'apanage des géographes et des urbanistes, fasse l'objet d'une tentative – et nous insistons sur ce terme – d'approche historique. Il s'agit pourtant d'une problématique qui s'inscrit dans le temps long, incluant des questions de différentes natures : militaire, économique, démographique, voire artistique⁸.

Cela apparaît d'emblée à l'étude des sources d'archives qui portent sur ces différents aspects, notamment sur l'entretien des systèmes de fortification, des fossés et des routes. Ce souci a été une constante des

4. Thèse en histoire et archéologie médiévale et moderne soutenue à l'université de Strasbourg.

5. Catherine XANDRY, *Organisation d'un territoire aux abords de la ville. Le cas de Metz, Strasbourg et Reims du début du XIII^e siècle au milieu du XVIII^e siècle*, thèse soutenue en 2013 à l'université de Strasbourg.

Idem, « Les marges des villes médiévales et du début de l'époque moderne et leurs échos dans le périurbain actuel. Outils d'analyse et concepts pour une meilleure compréhension des « banlieues », *Les Nouvelles de l'archéologie*, n° 136, 2014, p. 30-34.

6. Dont le village de Lutter. Marc GRODWOHL, en collaboration avec Christian DORMOY, Kaspar EGLI, Luc FERRANDIER et Christine VERRY, *Les villageois de Lutter en leurs demeures. Une archéologie de la maison dans le Jura alsacien*, Commune de Lutter - Association Lutter en découverte, 2015.

7. Erwin KERN, « Observations nouvelles sur l'enceinte et le patrimoine architectural et paysager de Boersch », *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire*, n° 53, 2010, p. 73-94.

8. Roselyne LIECHTY, *Les villes et leurs images en Haute-Alsace du Bas Moyen Âge jusqu'au début de l'époque moderne, mémoire de maîtrise sous la direction d'Odile Kammerer*, Mulhouse, Université de Haute Alsace, 1999.

seigneurs, des chefs d'armée et des corps de bourgeoisie en raison de l'intérêt évident porté à la protection des villes. La publication très récente par Adrien Vuillemin d'un rapport sur l'état des fortifications des villes d'Alsace à la veille de la Révolution en donne une intéressante illustration⁹. À l'époque contemporaine, les urbanistes s'interrogent sur l'aménagement raisonné des espaces périphériques aux agglomérations. La monumentalité médiévale avec tours, portes et murs d'enceinte, a laissé la place à d'autres considérations essentiellement économiques.

192

Reste une réalité : la chronologie, qui montre une stabilité des limites physiques depuis la seconde moitié du Moyen Âge jusqu'à l'explosion des villes au XIX^e siècle. Cette explosion entraîne de facto, de manière assez évidente, un changement des abords des villes. Mais, disons-le tout de suite, on ne peut que regretter l'absence de mise en relation, à partir d'études de cas assez nombreuses, de ces deux phénomènes, le premier économique et démographique, le second urbanistique, sur des secteurs géographiques délimités.

L'histoire des portes de villes peut être schématisée selon les étapes suivantes : la construction des enceintes au Moyen Âge, la modernisation au XVI^e siècle (avec les tours-portes), une reconstruction avec des embellissements à l'époque de Vauban, enfin la suppression des édifices obsolètes au XIX^e siècle. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la conception naissante du patrimoine fige les portes anciennes, au même titre que les châteaux et les monuments anciens. L'héritage alors pris en compte se concentre sur l'héritage médiéval.

Une stabilité héritée du Moyen Âge

À partir des années 1250, les villes se dotent de murailles et de tours-portes. Les mentions regroupées par Bernhard Metz montrent bien que la seconde moitié du XIII^e siècle a été, pour la plupart des agglomérations, une époque d'emmurement et donc celle d'un nouveau visage. Ces tours-portes répondent pour la plupart, peu ou prou, à un schéma simple : une tour avec un passage au rez-de-chaussée, et des étages qui permettent

9. Adrien VUILLEMIN, « Un état des lieux de l'état de conservation des enceintes des petites et moyennes villes d'Alsace (1779-1780) », *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire*, n° 61, 2018, p. 157-170.

d'assurer la défense du passage (par un système de herse ou un oriel, ou encore des meurtrières) et qui imposent une silhouette massive dans le paysage¹⁰, parfois en compétition avec la tour de l'église et des chapelles, voire des maisons hautes. Strasbourg constitue évidemment un cas à part, eu égard au dynamisme et à l'importance de la cité¹¹.

Après cette rupture du XIII^e siècle, une continuité s'établit avec la volonté des dirigeants des villes de maintenir un glacis autour des murs d'enceinte. Le cas de Strasbourg qui rase en 1475, devant la menace bourguignonne, les édifices extérieurs¹², pourrait sans doute être multiplié.

Une modification apparaît au XVI^e siècle avec les fortifications à l'Italienne : Daniel Specklin à Strasbourg¹³, puis Vauban et ses ingénieurs travaillent à renforcer les villes considérées comme autant de places fortes. Elles sont entourées non plus seulement d'un fossé et d'un mur, mais aussi d'ouvrages avancés. Les vues de Merian laissent entrevoir des aménagements qui annoncent les principales villes conçues comme des forteresses autant que comme des lieux d'habitation.

10. Ivan FERRARESSO, Maxime WERLÉ, « L'enceinte et ses composantes », in Yves HENIGFELD, Amaury MASQUILIER (dir.), *Archéologie des enceintes urbaines et de leurs abords en Lorraine et en Alsace (XII^e-XV^e siècle)*, Dijon, 2008 (= *Revue Archéologique de l'Est*, supplément, vol. 26), p. 395-437, ici p. 431.

11. Marie-Dominique WATON, « Les enceintes de Strasbourg à travers les siècles », *In Situ* [en ligne], n° 16, 2011, mis en ligne le 27 juin 2011, consulté le 27 janvier 2019. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/442>. Voir, à titre d'exemple, l'étude archéologique du secteur de la Porte de l'Hôpital : Maxime WERLÉ, « Strasbourg : 9/10, place de l'Hôpital », *Bilan scientifique de la Région Alsace 1999*, ministère de la Culture et de la Communication, SRA, 2003, p. 60. Marie-Dominique WATON, Maxime WERLÉ, Claudine MUNIER, « L'environnement défensif singulier de la place de l'Hôpital à Strasbourg », *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire*, n° 48, 2000, p. 75-77.

12. Ce qui entraîne un transfert intra-muros des couvents des alentours, remontant au XIII^e siècle. Les guerres contre les évêques et la noblesse, aux XIV^e et XV^e siècles, n'avaient suscité un tel mouvement de repli de la part des Strasbourgeois.

13. Sur cette question, les dessins de Jean-Jacques Arhardt sur la porte de l'Hôpital illustrent cette mutation.

Fig. 2 : Jean-Daniel Schœpflin, Rouffach, dans *Alsatia illustrata*, 1761, p. 78. Les fortifications médiévales marquent toujours la limite de l'espace urbain.

Le maintien des fortifications est toujours à l'ordre du jour au XVIII^e siècle. Les ingénieurs des ponts et chaussées sont, encore au milieu de ce siècle, chargés de maintenir les murailles qui pourraient jouer un rôle défensif. Plusieurs rapports administratifs rendent compte de ce souci¹⁴.

Les enquêtes montrent que la situation de la fin du Moyen Âge perdure jusqu'au XVIII^e siècle, voire durant une partie du XIX^e siècle. La stabilité des agglomérations est conditionnée par les aléas démographiques, mais aussi par les interdicts des autorités qui maintiennent ou tentent de maintenir les fortifications en état, lesquelles montrent leur inutilité durant la guerre de Trente ans. Pour les villages, Marc Grodwohl relève qu'à Lutter, aux confins de l'Alsace et de la Suisse¹⁵, le périmètre réservé à l'habitat est fixé au moins au XVIII^e siècle, et cette limite « demeurera

14. Conservés dans la série C (Intendance) des Archives départementales du Haut- et du Bas-Rhin.

15. Marc GRODWOHL, et al., *Les villageois de Lutter en leurs demeures*, op. cit., p. 65.

Fig. 3 : Louis Lederle, Châtenois et ses alentours, vers 1810 (BNU Strasbourg, *Atlas des paysages d'Alsace* – en ligne).

inchangée par la suite, comme le montrent les cadastres de 1826 et 1887 ». Pour Altkirch, l'examen des plans de la ville montre qu'elle double sa surface, passant de 7 hectares à 15 hectares au long du XIX^e siècle après une longue stabilité remontant au moins au XVI^e siècle.

Mais si la rupture entre la ville fortifiée et sa campagne environnante est physique et tranchée net par le mur et le fossé, on ne peut oublier que les relations entre les deux entités n'en sont pas moins fortes : la ville et la campagne vivent en symbiose à travers des interactions de différentes natures : propriété, rentes foncières, production agricole, métiers, résidence en ville de maraîchers, vignerons et autres cultivateurs...¹⁶

16. Sur ces questions, pour la seconde moitié du Moyen Âge, voir Odile KAMMERER, *Entre Vosges et Forêt-Noire : pouvoirs, terroirs et villes de l'Oberrhein, 1250-1350*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001, p. 246.

Le XIX^e et le XX^e siècle

196

Au XIX^e siècle, l'expansion démographique et l'industrialisation transforment le paysage alsacien. Mulhouse constitue le cas le plus extrême : les usines sortent de la ville, des cités ouvrières jaillissent hors des murs, alors que la ville voit sa population passer de 6 000 âmes à plus de 70 000 habitants en un siècle¹⁷. Ce phénomène urbain touche les villes de toute taille. On assiste également à l'apparition d'agglomérations nouvelles : le Logelbach, entre Colmar, Turckheim, Ingersheim et Wintzenheim et rapidement jointoyé à Colmar, ou encore la Forge, dans la vallée de Munster, noyaux nés d'une industrie. Quant aux zones rurales, la plupart des villages conservent leur schéma ancien, à condition de ne pas accueillir d'atelier ou d'usine : le modeste village de Retzwiller, dans le Sundgau, sur le canal du Rhône au Rhin, s'étale le long de la route après l'implantation d'une manufacture de tuiles et de briques et la construction d'un habitat ouvrier, ou bien Huttenheim qui accueille dès 1826 une industrie textile de première importance. Les vallées marquées par l'essor de l'industrie textile ou mécanique (vallée de Saint-Amarin, de Munster, de Sainte-Marie-aux-Mines), fournissent autant de témoignages de cette mutation composée d'usines et d'ateliers, de cités ouvrières et de maisons de direction. Les abords sont alors les plus touchés, ainsi que les zones proches des rivières qui fournissent l'énergie. Une enquête par micro-région permettrait d'apprécier, pour des périodes définies, l'ampleur du phénomène. Là où l'industrie ne trouve pas d'ancrage, le voyageur cheminant entre deux villages, et ce jusqu'aux années 1960, traversait des ceintures de jardins, de vergers, de champs, puis des bois, avant de retrouver le même découpage en s'approchant du village suivant. Vision traditionnelle, pittoresque, romantique ? En tout cas, une ruralité qui a pu donner l'impression d'une stabilité du paysage.

En revanche, les villes moyennes qui forment l'armature de la région, connaissent un profond changement durant cette époque, avec le développement de quartiers le long des routes d'accès. À Bergheim, deux nouveaux quartiers sortent de terre à l'ouest, sur la route entre

17. La bibliographie sur l'histoire mulhousienne est considérable. Synthèse dans Georges LIVET et Raymond OBERLÉ (dir.), *Histoire de Mulhouse des origines à nos jours*, Strasbourg, DNA-Istra-Willy Fischer, « Histoire des villes d'Alsace », 1977.

Ribeauvillé et Saint-Hippolyte, contre la Porte Haute de la ville, et à l'est, vers la plaine, mais pas sur les flancs sud ni nord. À Rosheim, la ville s'étend essentiellement vers l'aval, c'est-à-dire vers la gare, créant un nouveau quartier. À Saint-Hippolyte, on observe le même phénomène d'allongement vers la gare, la partie haute de la ville restant dans son dessin ancien, dominé par le collège des Marianistes. À Rouffach, la ville s'étale vers l'ouest, le long de la route menant à la gare et de la route vers le sud, le nord restant relativement épargné. Le schéma est alors simple : les anciennes fortifications devenues inutiles sont incluses dans l'urbanisme, les tours-portes étant destinées à disparaître. Le préfet du Haut-Rhin Félix Desportes (en poste de 1802 à 1813) ordonne d'ailleurs la destruction d'un certain nombre d'entre elles¹⁸, au moins 24 sur les 87 dénombrées entre Zorn et Fecht par Adrien Vuillemin. Le dessinateur Henri Lebert en profite pour se moquer de ce haut fonctionnaire, *M. Desportes, préfet, le destructeur des portes*¹⁹. Les raisons de ces démolitions sont variées : question de circulation, d'hygiène (les portes empêcheraient la circulation de l'air !), de coût d'entretien, voire de profit puisque les villes revendent les matériaux de démolition... et aussi une raison esthétique : à la place de ces portes, on peut dessiner des places et des avenues.

Ces destructions, sans doute plus virulentes que ne furent les démantèlements sous Louis XIV ou même des Suédois, ont entraîné de nouveaux aménagements des abords des villes : promenades (à Rouffach), jardins dans les fossés (une réalité bien antérieure, cependant, contre laquelle luttent toutes les municipalités du XVIII^e siècle), places de danse ou de jeux...²⁰

18. Cité par Adrien Vuillemin dans sa thèse dactyl., p. 280.

19. *Ibid.*, d'après *Journal de Henri Lebert*, vol. 1 (1794-1813), p. 27 (Cabinet des Estampes de Colmar). En 1805, sur l'ordre du préfet, « on abattit les anciennes portes de la ville et les bastions sur les fossés du mur d'enceinte de l'ancienne ville libre, entre autres le Hexenturm (derrière la fabrique, près du canal). Cette mesure était émanée de la préfecture du Haut-Rhin, qui fit disparaître la physionomie de tant de villes d'Alsace. Mr Desportes préfet, le destructeur des portes ».

20. Francis LICHTLÉ, « La démolition des fortifications d'Ammerschwihr, de Kaysersberg et de Kientzheim au cours du XIX^e siècle », *Annuaire des quatre sociétés d'Histoire de la vallée de la Weiss*, n° 11, 1995, p. 69.

Autre mouvement qui prend racine dans la seconde moitié du XX^e siècle : les villages de la périphérie des villes sont peu à peu accolés au centre urbain ou à une autre commune abritant une usine qui draine la main d'œuvre des alentours (Ostwald et Graffenstaden²¹). D'autre part, les lotissements et les ZAC dotent les villes et les villages d'une couronne peu amène, à la qualité architecturale peu attrayante, pour le moins, et souvent indifférenciée.

Pour autant, les municipalités se soucient récemment de leurs abords, non sans commettre parfois des fautes de goût : à Colmar, la copie de la statue de la Liberté, posée à même la petite butte (et perdant par là-même toute sa majesté), a remplacé pour le voyageur venu du nord la vue sur la tour de la cité administrative qui, elle-même, a pris la place de la tour de l'église Saint-Martin. D'autres entrées recherchent une réelle originalité : à Mulhouse, le croisement de deux autoroutes a été réalisé avec un jeu visuel sur les ponts aux supports arqués.

On l'a dit, ces abords se confondent également dans un « grand tout » urbain, sans que les limites deviennent visibles par le voyageur²². Il n'y a plus de séparation entre Soultz et Guebwiller, ni entre Schweighouse-sur-Moder et Mertzwiller. Une seule agglomération va désormais de Wintzenheim à Horbourg, autour de Colmar. Ne restent que les panneaux signalant le changement de commune, caractères noirs sur fond blanc avec liseré rouge. Mais ce n'est pas une règle absolue, si l'on considère le cas (qui n'est peut-être pas exceptionnel) d'Illkirch : la commune n'est pas encore nettement liée à Strasbourg, une fissure existant encore et toujours sur la limite des deux villes entre les quartiers de la Hollau et de la Meinau, au niveau de la D 468 et du centre commercial.

Cette extension urbaine, phagocytant les unités satellites, oblige à repenser la question des limites.

21. Christian KAUFFMANN, « Du village agricole à la banlieue résidentielle : le cas d'Ostwald (agglomération strasbourgeoise) », *Revue géographique de l'Est*, t. 4, 1964/4-3, p. 275-284.

22. Geneviève DIETRICH, « Dynamisme du chef-lieu de canton et organisation de l'espace rural », *Revue géographique de l'Est*, t. 20, 1980/3-4, p. 151-169.

Limites du dedans et du dehors²³

La porte de Bergheim²⁴ et son célèbre *Lack-Mi*²⁵ rappellent que l'enceinte urbaine n'est pas seulement une limite physique, mais aussi juridique. Or, à regarder nos villes d'Alsace, ces portes héritées du Moyen Âge ou de l'époque moderne ont souvent disparu. Reste Neuf-Brisach ou encore les portes de Turckheim, celles de Bergheim, de Riquewihr, de Dambach... sont devenues des arguments touristiques. Elles sont précédées d'habitations, non plus d'un glacis ni d'un fossé. Ce sont ces portes-tours qui constituent, jusqu'à Vauban et à son système élaboré de fossés, d'escarpes et de contre-vallonnements, le signe physique de la ville. Depuis Mycènes ou le pomerium romain, les murailles sont d'ailleurs une constante des villes. Murs et tours forment une limite entre l'extérieur et l'intérieur. Pour autant, les abords immédiats sont aussi bâtis : les faubourgs constituent des prolongements des villes, essentiellement en liaison avec les routes qui aboutissent aux portes. Les faubourgs sont toujours présents dans la toponymie : à Thann, le faubourg Saint-Jacques, à Altkirch le faubourg de France, à Strasbourg, trois faux faubourgs intégrés très tôt dans l'enceinte urbaine : le faubourg national, le faubourg de Saverne, le faubourg de pierre. Ils n'ont plus d'autre réalité qu'une évocation du passé.

L'extension des villes a entraîné, de la part des pouvoirs publics, la volonté d'organiser cette extension géographique en la rationalisant. L'idée directrice est de consacrer à chaque zone d'occupation humaine une activité spécifique. Les ZUP²⁶ sont créées en 1959. La première est construite à Colmar avec 3 400 logements sur les plans de l'architecte-urbaniste Charles-Gustave Stoskopf. Suit la ZUP de Dornach, actuel quartier des Coteaux, à Mulhouse, comptant 3 200 logements (architecte

23. Odile KAMMERER, « Le dedans et le dehors à l'échelle des villes impériales de l'Oberrhein », *Revue d'Alsace*, n° 122, *Mélanges offerts à Francis Rapp*, 1996, p. 159-169.

24. Maxime WERLÉ, avec la coll. de Christian DORMOY, *Bergheim, Haut-Rhin, Porte Haute. L'Obertor du Moyen Âge à nos jours : une tour-porte dans tous ses états*, rapport de fouille préventive, Sélestat, PAIR, 2017.

25. Ce personnage narguant ses poursuivants en montrant son fessier était représenté sous la forme d'une statue, créée en 1534. Elle a disparu en 1852. Charles Spindler a proposé une reconstitution sur le même thème.

26. Gérard MONNIER et Richard KLEIN, *Les années ZUP, architectures de la croissance (1960-1973)*, Paris, éd. Picard, 2002.

Marcel Lods). À Strasbourg, le quartier de HautePierre, est édifié de 1964 à 1981 selon le plan de Pierre Vivien. C'est l'opération la plus importante avec 4 971 logements. Enfin, en 1966, Volgelsheim (pour Neuf-Brisach) ne compte que 250 logements sur les 1 500 annoncés²⁷.

Mais ces accroissements ne sont pas les seuls éléments qui modifient l'approche des villes : la nécessité d'éviter la traversée des centres anciens a provoqué la construction de contournements, un usage que l'on retrouve dans maints villages et bourgs. Aussi n'entre-t-on plus dans les villes, mais on se contente de les voir de plus ou moins loin. Après avoir bénéficié des routes, les habitants recherchant le calme demandent un éloignement des voies de transit. Certes, cette opération ne se réalise généralement pas sans difficulté : le contournement de Colmar n'est achevé, pour la branche est, qu'en 1996, et celui de Wintzenheim (Haut-Rhin), évoqué dès les années 1950 (et qui devait alors emprunter un tracé au pied du piémont du Rotenberg et du Hengst), n'est achevé qu'en 2009.

Représentations

Il n'existe pratiquement pas de représentation des villes ou des villages avant le XVI^e siècle. Plus particulièrement, trois ouvrages racontent l'histoire du paysage autour des villes avant la Révolution : le premier est édité par Sébastian Münster : sa *Cosmographia universalis*, imprimée pour la première fois en 1544 à Bâle contient des plans généraux de la région, mais aussi quelques vues de villes : Wissembourg, Sélestat, Colmar, Rouffach. Le deuxième appartient à la série publiée par Matthaeus Merian. Les gravures sont réalisées à partir de dessins collectés par l'éditeur et on peut considérer ces gravures comme reflétant la réalité²⁸. Le troisième ouvrage est publié par Schoepflin²⁹ : son *Alsatia Illustrata* contient des planches qui intéressent les villes et places d'Alsace. Un siècle est couvert par ces ensembles. Schoepflin prend le parti de

27. Cette ZUP rurale, seule de France, est en cours de démolition ; les immeubles doivent laisser la place à des ensembles pavillonnaires ou de petites unités d'habitation.

28. Sur l'entreprise éditoriale de Merian, voir l'exposition présentée au Musée de Klingenthal à Bâle en 2015 : *Merian 1615-2015. Basel im Stadtporträt*.

29. Jean-Daniel SCHOEPFLIN, *Alsatia Illustrata*, vol. II, *Germanica Gallica*, Colmar, 1761. L'ouvrage contient les vues de plusieurs villes et bourgs dont il s'agit souvent de la plus ancienne représentation connue.

représenter les cités telles que les voyageurs pouvaient les voir en s'en approchant, alors que ses prédécesseurs Münster et Merian privilégient des vues cavalières. Schoepflin montre donc ce que les voyageurs voient en réalité.

Les vues de Schoepflin figurent encore des villes entourées de glacis, de zones dégagées. On découvre occasionnellement des lieux spécifiques : tuileries, domaine isolé (comme Weinbach à Kaysersberg), mais, en définitif, assez rares. Cela montre cependant que des activités impossibles dans un cadre contraint ou bien dénoncées comme dangereuses pour l'agglomération, sont établies à proximité, mais en dehors des villes : fours à chaux ou de poterie, mais aussi léproseries, auberges, stands de tir (*Schiessrain*), ou bien débarcadères... Les villes alsaciennes sont parsemées sur le territoire, telles des îles au milieu des champs et des bois. Cette impression est renforcée par la vue de l'entrée de Louis XV à Strasbourg en octobre 1744, gravée par Weis : la ville se présente parée de ses fortifications et dominée par sa cathédrale, entourée de champs au milieu desquels se dresse un gibet. On rejoint ici les données du mémoire récemment découvert aux Archives municipales de Sélestat qui montre que le rôle des fortifications reste important à la fin du XVIII^e siècle³⁰, surtout dans la province frontière qu'est l'Alsace. Conservatisme des stratégies militaires ? Nécessité militaire ?

Quant aux paysages urbains des peintres et dessinateurs romantiques, ils privilégient tel ou tel aspect : Guémar est représenté par le peintre Walter du point de vue du château médiéval contourné par la route de Colmar. Dans le même ouvrage, Eguisheim est symbolisé par une porte aujourd'hui disparue, partie prise pour le tout. Les peintres pris en compte dans l'exposition *L'invention du paysage*³¹ figurent des paysages qui semblent immuables, au contraire des quatorze planches lithographiques magnifiant le chemin de fer de Strasbourg à Bâle³², parues sous les presses de Frédéric-Émile Simon en 1841. Ce chemin de fer crée une épine dorsale dessinée comme une tangente à chaque ville dont elle s'approche plus ou

30. Adrien VUILLEMIN, « Un état des lieux de l'état de conservation des enceintes des petites et moyennes villes d'Alsace (1779-1780) », art. cit.

31. Viktoria VON DER BRÜGGEN et Christine PELTRE (dir.), *L'Alsace pittoresque : l'invention d'un paysage, 1770-1870 (catalogue d'exposition)*, Paris, Hazan/ Colmar, Musée Unterlinden, 2011.

32. E. SIMON, Th. MÜLLER, *Panorama des Vosges et du chemin de fer de Strasbourg à Bâle*, Strasbourg, E. Simon fils éditeur, 1842. L'ouvrage contient quatorze planches oblongues lithographiées.

moins près. Les gares édifiées parfois hors les murs ou dans la campagne (comme à Rouffach ou à Ribeauvillé) sont de nouveaux noyaux. Elles constituent un phénomène nouveau de modification des abords des villes.

Les villages sont plus mal lotis : certes, grâce à des miniatures³³ et à la toponymie, on sait que ces agglomérations étaient entourées d'un fossé ou d'une palissade. Un passage fait fonction de porte. Quant aux bourgs, intermédiaires entre les villages et les villes, ils se rapprochent de ces dernières par la forme, tel Wintzenheim près de Colmar, avec une enceinte et des portes³⁴. L'archéologie ou la lecture des plans cadastraux permettent d'appréhender cette réalité devenue difficile à constater sur le terrain.

Conclusion

L'une des caractéristiques de l'Alsace réside dans le maillage serré des villes et des bourgades le long du piémont vosgien. Peu à peu, même les zones restées rurales entrent dans le même courant que les villes. De ce fait, l'étalement des zones habitées ou industrielles crée une uniformisation du paysage à l'approche des villes et des bourgs : l'identité de chaque agglomération, basée sur la vue d'un clocher, d'une tour-porte, d'un bâtiment public (octroi) ou privé (tuilerie) n'est plus évidente pour le voyageur. Les ronds-points et leur décor parfois banal, surprenant, voire pittoresque, deviennent les nouveaux signaux identifiants. Enfin, relevons que l'entrée physique d'une ville n'est plus située, aujourd'hui, sur la couture entre bâti et non-bâti : une gare ferroviaire, un parking-relais, un site de dépose de bus, en bordure d'une zone touristique, jouent désormais le rôle d'entrée, créant par là-même des espaces extérieurs indifférenciés accumulant zones commerciales et territoires urbanisés. C'est, sans doute, le dernier élément d'une question qui renvoie à l'image que les villes veulent donner d'elles-mêmes.

33. Illustration d'incendies commis par les Lucernois après la bataille de Morat, 1513, p. 223 (Zentral- und Hochschulbibliothek Luzern, Sondersammlung, Eigentum Korporation Luzern). Visible sur <https://www.e-codices.unifr.ch/fr/kol/S0023-2/223/0/Sequence-1291>.

34. La gravure publiée sur la guerre des évêques autour de Molsheim en 1592 (présentée à la Chartreuse de Molsheim) montre cette situation hybride.

Résumé

S'approcher des villes et des bourgades, hier et aujourd'hui

Le paysage alsacien est marqué par l'important maillage de villes qui, depuis le XIII^e siècle, structurent la région. Les villes, ceintes de murailles, commandent le pays alentour. Leurs abords immédiats restent souvent vides de toute habitation pour des questions de stratégie militaire. Les agrandissements des villes ou la modernisation de leurs systèmes de défense sont bien visibles avec la construction de portes ou d'ouvrages avancés, jusqu'au XVIII^e siècle. Au XIX^e siècle, avec le développement démographique et l'expansion économique, ces abords sont rapidement colonisés, et ce autant pour les grands centres industriels que pour les bourgades plus modestes : les portes et les murs tombent, les villes s'ouvrent. Dernier avatar : la création dans le dernier tiers du XX^e siècle de zones dédiées à l'urbanisme ou à des activités économiques. Le paysage traditionnel disparaît.

203

Zusammenfassung

Sich Städte und Ortschaften nähern, gestern und heute

Die elsässische Landschaft ist durch ein dichtes Netz an Städten gekennzeichnet, das seit dem 13. Jahrhundert die Struktur der Gegend prägt. Städte, von Mauern umgeben, herrschen über das umliegende Land. Ihre unmittelbare Umgebung ist oft aus militärisch strategischen Gründen frei von Bebauung. Die Erweiterungen der Städte und die Modernisierungen der Verteidigungsanlagen sind gut bis ins 18. Jahrhundert, mit ihren Toren und Vorbauten, zu erkennen. Im 19. Jahrhundert, auf Grund der demografischen Entwicklung und des ökonomischen Wachstums, wird das Umland rasch besiedelt und das sowohl bei den großen Industriezentren als auch bei den Kleinstädten: Tore und Mauern werden abgetragen, die Städte öffnen sich. Eine weitere Veränderung stellt die Gründung dar, im letzten Drittel des 20. Jahrhunderts, von Gebieten, die entweder dem Städtebau oder wirtschaftlichen Aktivitäten gewidmet sind. Die traditionelle Landschaft verschwindet.

Summary

In the neighbourhood of cities and little towns, yesterday and today

The Alsatian landscape is characterized by the dense network of towns which have been shaping the region since the 13th century. The towns with their protective walls controlled the surrounding territory. For strategic military reasons very few houses were being built in their close vicinity. The extension of towns or the modernization of their defensive systems were made visible with the building of gates or of complementary constructions up to the 18th century. Following the 19th century growing population and economic expansion the neighbouring areas were being occupied at a fast pace in both major industrial cities and small province towns: gates and walls were being pulled down, thus, towns would no longer be locked in. The latest development was to be found with the creation of housing or economic activities zones in the last decades of the 19th century, thus putting an end to the traditional landscape.